

At the MoCo, in Montpellier, contemporary French figurative painting affirms its vitality

[lemonde.fr/article-offert/xluwancrcdcl-6170585/au-moco-a-montpellier-la-peinture-figurative-francaise-contemporaine-affirme-sa-vitalite](https://www.lemonde.fr/article-offert/xluwancrcdcl-6170585/au-moco-a-montpellier-la-peinture-figurative-francaise-contemporaine-affirme-sa-vitalite)



“Nu au mimosa” (2020), by Nazanin Pouyandeh. N. POUYANDEH/GALERIE SATOR/ADAGP, PARIS, 2023

The case is rare. "Immortal" is a protest exhibition, "*combat*", says the preface to the catalog signed by Numa Hambursin, director of the MoCo (Montpellier Contemporain). She wants to affirm the immortality – obviously relative – of painting. The subtitle is also explicit: "Vitality of young French figurative painting". To prove it, 122 artists and more than 350 of their works have been brought together. They are divided into two places by date of birth of the signatories. In the MoCo hotel are those who were born between 1970 and the mid-1980s. At the Panacée, which is both an art center and a school, the youngest are presented.

But why take a position, in 2023, in favor of French figurative painting?, one might ask. The answer is simple: it has long been kept away from the main events and public institutions. From the 1980s, the conviction that painting was an obsolete activity became a law in the world of official national contemporary art. Marcel Duchamp said it well, we repeat then, although Duchamp, much more subtle than his self-proclaimed disciples, never said anything so simplistic.

That their thesis was shared neither in the United States, nor in Germany, Italy or Great Britain did not sow doubt in the minds of the "artistic creation" inspectors of the Ministry of Culture, nor in that of the conservatives. There has therefore never been, at the Center Pompidou or the Grand Palais in Paris for example, an attempt to fix a snapshot of this part of creation and to make known to the public - and therefore to help - the young artists who knew that the painting was alive since it was their main concern.

A general eclecticism

This snapshot is what "Immortelle" attempts in its most recent part, after having, in the first, attempted to tell the story of the last quarter century. It does not go back any further, which shortens the historical perspective, but it does reveal a plethora of works by little-known artists or artists who have just left their art schools. If only for this reason, it is very useful and instructive.

Son premier enseignement est que la peinture actuelle ne peut être définie par un style. Il y en a beaucoup trop pour cela et ils sont si disparates que les juxtapositions font parfois mal aux yeux. Elle ne peut pas l'être non plus par les notions de groupe ou d'avant-garde, qui n'ont plus cours. S'il existe des amitiés entre telles et tels artistes, elles ne se voient pas dans leurs travaux. La première impression est donc celle d'un éclectisme général.

Lire aussi l'éditorial (2019) : [Le Mo.Co ou la promesse de voir l'art grandir](#)

Il y en a pour tous les goûts et tous les genres se côtoient : peinture d'histoire, allégorie, paysage, nu, portrait, nature morte. Tous les formats, de la miniature au polyptyque. Toutes les techniques : des plus apparemment simples aux plus savamment habiles. Toutes les références : Vinci, Dürer, la miniature persane, Fragonard, Ingres, Friedrich, Courbet, l'orientalisme, Manet, Gauguin, O'Keeffe, l'expressionnisme, etc.

Il est donc établi que ces peintres n'ignorent rien de l'histoire de la peinture. Ils ne sont pas moins à l'aise avec celles de la photographie et du cinéma, avec une préférence appuyée pour le fantastique et les effets que le numérique a rendu désormais banals. Rien de surprenant à cela : ce sont les artistes de l'âge du numérique mondialisé, où toutes les images sont accessibles instantanément.

Événements politiques

On se réjouirait sans réserve de tant de maîtrise et de culture si ces qualités n'étaient souvent l'essentiel, sinon la totalité, de ce qu'il y a à voir. Défendre la peinture parce qu'elle a été maltraitée pendant longtemps est nécessaire. Mais la défendre en tant que telle, comme si le seul fait de peindre était suffisant pour faire œuvre, peut être contre-productif. Devant bien des toiles se pose la question des enjeux. Résoudre des difficultés techniques, cultiver des effets, célébrer l'histoire de cet art millénaire, ces bonnes intentions tournent parfois court.

Il y a trop d'imitations et de citations dans « Immortelle ». Quand elles cultivent l'ironie ou l'absurdité, comme le font Corentin Canesson avec Matisse et Thomas Agrinier avec Bruegel l'Ancien, c'est très réussi. Mais quand elles se prennent au sérieux, elles ont vite un côté « professionnel de la profession » au mieux ennuyeux, au pire prétentieux.

Lire aussi : Le Mo.Co de Montpellier change d'ère

D'une peinture, comme de toute autre création artistique, il est légitime d'attendre bien plus qu'un étalage de savoirs : des émois, des idées. Le regard ne se fixe que quand peindre n'est plus une fin, mais un moyen. Il s'arrête quand des risques sont pris : ne pas plaire, déconcerter, provoquer. Le principal intérêt d'« Immortelle » tient à la présence d'artistes qui se mesurent à leur présent, le nôtre, et, d'abord, aux événements politiques. Ceux-ci, au quotidien, sont montrés sur les écrans, images qui passent et s'oublient. Ici, ils sont immobiles et ne passent pas, devenus peintures pour mieux durer et blesser.

Satire glacée

Dans les ruines d'une ville bombardée, Alep peut-être, Nazanin Pouyandeh place un groupe de femmes à l'élégance et aux gestes incongrus. Du massacre de *Charlie Hebdo* et de l'Hyper Cacher, Stéphane Pencreac'h fait un triptyque funèbre, commémorant sans montrer. Apolonia Sokol réunit dans un autre triptyque la mort d'Adama Traoré, une piéta où le Christ est féminin et, au revers, une étrange scène d'atelier.

En Israël, Nathanaëlle Herbelin peint sur de petits formats gris et ocre kibboutzim et désert. Il suffit à Iris Lévasseur d'un homme allongé sur des plateaux de bois, vu de dos, pour symboliser la solitude ; sa toile se nomme *Amnésie*. A Bilal Hamdad, un passant au visage invisible dans le métro suffit à inscrire le tragique de notre temps en une allégorie.

Guillaume Bresson le capture en donnant à deviner dans la pénombre une bagarre dans un coin de banlieue et Julien Beneyton trouve dans l'ex-chemin de fer de la petite ceinture un motif de paysage froidement exact.

D'autres tiennent une chronique un peu moins sombre de l'époque : Jean Claracq dans un night-club peint à la Otto Dix, Gaétan Vaguelsy sur une plage où pose un groupe de beaux mecs. A Léopold Rabus, qui tend une guirlande de saucisses dans un paysage de neige, revient le prix de la satire glacée.

Et puis il y a les œuvres qui prennent au dépourvu par leur intensité et leur étrangeté. On en citera trois, qui n'ont entre elles que ce point commun : l'autoportrait de Dalila Dalléas Bouzar en Méduse dotée d'un troisième œil ; les deux versions de Daphné, visible et invisible, de Katia Bourdarel ; et *Tempest*, de Simon Pasiéka, entre onirisme et illumination mystique. Celle-ci, c'est dans une église qu'elle devrait être accrochée.

« Immortelle », Panacée, 14, rue de l'Ecole-de-Pharmacie, Montpellier. Du mercredi au dimanche de 11 heures à 18 heures. Jusqu'au 7 mai. Entrée libre. MoCo, 13, rue de la République, Montpellier. Du mardi au dimanche de 11 heures à 18 heures. Entrée de 5 € à 8 €. Jusqu'au 4 juin.

Philippe Dagen

Contribuer